

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

Jacques Godbout, *Salut Galerneau*, Paris, Éditions du Seuil, 1967, 155 p.

par Nicole Deschamps

*Études françaises*, vol. 4, n° 1, 1968, p. 109-110.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036313ar>

DOI: 10.7202/036313ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

JACQUES GOUBOUT, *Salut Galarneau*, Paris, Éditions du Seuil, 1967, 155 p.

Galarneau, c'est le nom qu'on donne au soleil dans certaines régions du Québec. Peu importe l'origine de cette coutume fantaisiste. *Salut Galarneau* est le titre chaleureux d'un roman qui raconte simplement le bonheur et le malheur de vivre, d'écrire, de *vécrire* sous le soleil d'ici.

Le héros, qui dit *je*, s'appelle aussi Galarneau. Poète, il se raconte à lui-même sa propre vie en vendant des *hot dogs* et des *hamburgers* dans un vieil autobus baptisé *Au roi du hot dog*. Il vient d'une famille attachante qui ne demandait, somme toute, qu'à lui donner une bonne éducation pourvu qu'il fût docile. Mais Galarneau n'est pas docile et se conduit en mouton noir dans toutes les sociétés. Après la mort de son père, et malgré les encouragements de ses frères, il fuit l'école qui lui est devenue insupportable. Il se marie puis s'empresse de quitter sa femme, la famille de sa femme, le nid trop douillet et le travail trop facile qu'il avait trouvé à Lévis, sa ville d'adoption. De retour à Montréal, il découvre simultanément les joies de la réussite en affaires, de l'amour et de la création littéraire: son commerce est florissant, Marise, sa nouvelle femme, ne fait pas d'histoires et ses cahiers s'écrivent tout seuls. Puis il perd tout une fois de plus, femme, frères, amis, clients, sauf ses cahiers et le don d'y *vécrire* ses rêves. Abandonnant son travail au *snack bar*, Galarneau fait ériger un mur derrière lequel il achève de composer son livre. Il demeure ainsi emmuré jusqu'à « ce midi dix-huit octobre » où il décide de renaître en saluant le soleil et l'avenir. Dès ce jour-là, Galarneau sautera le mur pour aller boire avec les amis et donner son livre à lire.

Galarneau écrit comme il vit, avec une parfaite désinvolture. Tout lui est prétexte à invention: la langue de tous les jours, celle d'ici, ses souvenirs de lecture, les slogans publicitaires, les anglicismes, les jurons mêmes. Que l'ensemble échappe à la fois au snobisme et à la vulgarité, au banal et à l'artificiel, tel est le secret d'un équilibre qu'on appelait autrefois le style.

Les dialogues, avec ce qu'ils exigent de vérité et de stylisation, me paraissent particulièrement réussis. Pour Galarneau, la joie de vivre est d'abord la joie d'écrire et le premier bonheur de ce texte est celui de l'écriture.

Dire que *Salut Galarneau* est un roman gai peut sembler paradoxal puisque le héros accumule les échecs et que la tristesse, celle qui inspire les meilleures comédies, veille et rend témoignage, à la façon de Martyr, le vieux cheval qui se meurt, attaché à un arbre. Pourtant, Galarneau-le-soleil vient réchauffer Martyr et la verve de Galarneau-le-poète scintille de gaieté. Le personnage type de l'orphelin mal aimé aurait-il enfin trouvé père et mère? Jacques Godbout renouvelle les images de parents terribles qui hantent notre littérature. Ceux-ci étaient égoïstes et malheureux; ceux-là demeurent égoïstes mais découvrent, plus ou moins timidement, le bonheur d'agir selon leur nature: le père s'amuse à voguer sur son bateau en compagnie de femmes faciles; la mère s'amuse à manger des chocolats, à lire des romans, à voyager; les grands frères s'amuse à réussir tout ce qu'ils font. Pour Jacques, le fils aîné des Galarneau, la vie est « une grande partie de bowling, avec dix quilles à terre, les yeux fermés » (p. 15). Et François a beau dire que pour lui, c'est « plutôt le dalot, les yeux ouverts » (p. 15), il connaît le plaisir de se créer un destin personnel: « l'avantage, quand tu vécris, c'est que c'est toi le patron » (p. 154). Il y a chez Galarneau une fierté, une audace, une désinvolture dans la façon d'exister qui exorcissent le néant qui a fasciné, par le passé, tant de nos héros de la conscience.

Depuis le Denis Boucher de Lemelin jusqu'au Jean-le-Maigre de Marie-Claire Blais, le personnage du mal loti qui trouve un salut dans la création littéraire a considérablement évolué. Il se prend moins au sérieux et ne rit plus contre lui-même. Galarneau est un Fridolin qui aurait appris à parler et dont le rire, si triste qu'il demeure, possède une richesse qui est déjà une victoire.

N. D.

*Cette chronique a été signée par:*

Gilles BIBEAU, Monique BOSCO, Roch CARRIER, Claude DANSEREAU, Nicole DESCHAMPS, Jean-Cléo GODIN, G.-André VACHON.